

## L'AVENT

UNE antique tradition chrétienne dit que, chaque année, par le mystère liturgique, le Seigneur conduit son Église jusqu'au seuil de sa Parousie glorieuse et achève déjà, dans la transsituation sacramentelle, la plénitude du temps présent. Des traces de cette tradition semblent se rencontrer d'abord chez Origène<sup>1</sup>, qui est sans doute le premier à énoncer le rapport entre le sacrifice du Christ, la messe et la liturgie de l'Église<sup>2</sup>. Mais, à l'époque d'Origène, l'année liturgique, l'année *circa sacramentum*, ne compte encore que les vendredis et les dimanches, Pâques et la Pentecôte : plus exactement, la célébration de Pâques domine seule, comme un haut sommet, sur toute l'année et il n'y a pas trace ni de l'Ascension, ni de Noël, ni de l'Épiphanie, ni d'aucune autre solennité : Pâques est la seule fête, qui se prolonge pendant toute la Sainte Cinqantaine, se terminant avec la Pentecôte.

### « ADVENTUS DOMINI », AVÈNEMENT ET ANNIVERSAIRE

Dans son célèbre article sur le genre et la signification de l'antique fête de Pâques<sup>3</sup>, Dom Casel a souligné (pp. 41 ss.) que la Vigile pascale des premiers siècles était en quelque sorte dominée par l'attente de l'apparition définitive et glorieuse du divin Ressuscité. C'est justement pour ce motif qu'il n'était jamais permis de terminer la sainte veillée avant minuit. Mais, ce moment une fois passé, on pouvait « avec une assurance renouvelée » (saint Jérôme) célébrer l'offrande eucharistique. Le Seigneur apparaissait alors au milieu des siens d'une manière sacra-

1. Par exemple au troisième livre de son Commentaire sur le Cantique des cantiques.

2. Cf. H.-U. VON BALTHASAR, *Parole et mystère chez Origène*, Éd. du Cerf, pp. 91-92.

3. *Art und Sinn der ältesten christ. Osterfeier (Jahrbuch für Liturgiewissenschaft, 14, pp. 1-78).*

mentelle pour les conduire, véritablement, jusqu'au seuil de sa grande Parousie<sup>4</sup>.

Cette attente du retour glorieux du Seigneur constitue une des principales caractéristiques de l'authentique piété chrétienne; elle imprime sa marque distinctive tout particulièrement aux premiers siècles : au temps des Apôtres, à l'Église des martyrs, mais également à la grande époque qui a vu naître le cycle liturgique des fêtes et des saisons. Quand, au 4<sup>e</sup> siècle, ce cycle s'organise davantage et s'enrichit des fêtes de Noël et de l'Épiphanie, ces anniversaires de l'Incarnation ne vont-ils pas également et spontanément se placer dans la perspective du second et glorieux avènement du Seigneur ?

Il importe de remarquer tout de suite qu'à leur origine ces nouvelles fêtes eurent pour objet propre l'avènement du Seigneur dans l'humilité de la chair<sup>5</sup>. C'est précisément ce qui permet de les concevoir comme un *Adventus*, suivant le sens que le paganisme antique et officiel avait donné à ce mot.

D'après cette conception païenne, la divinité venait tous les ans, à jour fixe, habiter dans son temple, dans le lieu de son culte. Ainsi certains temples n'étaient-ils ouverts qu'un seul jour par an — justement ce jour de l'*adventus* de la divinité en question. *Adventus* (ou ces parallèles grecs *épidèmia*, *théophania*) signifiait non seulement l'acte lui-même de venir (*appropinquatio*), mais également le fait de demeurer<sup>6</sup>. Car cette présence pouvait durer plusieurs jours : on la représentait, on la célébrait solennellement (par un culte plus symbolique que rituel). Souvent l'image ou la statue de la divinité, conservée dans un petit sanctuaire, était, pour la circonstance, transportée dans un temple plus vaste et l'*adventus* prenait alors le caractère et aussi la signification d'un « retour », d'un « anniversaire ». Avec le culte impérial, cette notion s'élargit encore pour désigner l'anniversaire de l'avènement de l'empereur<sup>7</sup>. Ainsi le célèbre calen-

4. Cf. le *donec veniat* de saint Paul (1 Cor., 11, 26) et l'anamnèse de plusieurs liturgies orientales qui rattachent l'avènement glorieux du Seigneur au mystère du culte chrétien (voir D. O. CASEL, *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft*, 6, pp. 113 sq.).

5. « *Ambo... dies ad manifestationem pertinent Christi* » (saint Augustin, Sermon 204); « *Oportet itaque... huius diei celebrationem, quo est Christus primitiis gentium manifestatus (= Épiphanie), illius diei celebrationi, quo est Christus ex Judaeis natus (Noël), adjungere* » (id., Sermon 204, 2). — Sur l'objet liturgique des fêtes de Noël et de l'Épiphanie, voir l'excellent résumé de Mlle C. MOHRMANN, *Epiphania* (*Revue des Sciences phil. et théol.*, 1953, pp. 644-670, surtout pp. 659 sq.).

6. *Thesaurus linguae latinae*, I, 837.

7. BAUMSTARK, *Advent* (*Reallexikon für Antike und Christentum*, t. I, 112-118).

drier philocalien de l'année 336 emploie-t-il la formule païenne *Adventus Divi* pour indiquer le jour anniversaire de l'entrée triomphale de Constantin : ceci donc à l'époque même où apparaîtrait à Rome la fête de Noël, l'*Adventus Domini* (en remplacement de l'*adventus* (ou *natalis*) *solis invicti*).

Mot chrétien d'origine païenne<sup>8</sup>, *Adventus* désigne donc de la façon la plus obvie l'anniversaire de la Nativité du Seigneur et de sa manifestation dans le temple de sa chair, son « retour » et de sa manifestation dans le temple de sa chair, son « retour » (*visitatio*), pour nous rappeler des expressions qui se sont maintenues dans nos oraisons de Noël et de l'Avent<sup>9</sup>.

#### « ADVENTUS », PRÉPARATION ET ATTENTE

Les solennités de l'*Adventus Domini*<sup>10</sup> se répandirent rapidement et simultanément en Orient et en Occident, au point que saint Augustin put déjà considérer leur célébration comme un signe de l'unité de foi dans l'Église universelle<sup>11</sup>. Au fur et à mesure qu'elles prirent une importance croissante, s'organisa aussi un temps qui les préparait et comme ce temps recevait d'elles toute sa signification, il finit par en porter également le nom et par s'appeler *adventus*, « avent ».

Mais l'Avent primitif fut seulement une préparation pieuse et ascétique à la fête de Noël (ou de l'Épiphanie). Il préparait à la célébration de l'anniversaire de la Nativité du Seigneur, et sa conception extrêmement simple correspondait bien à l'objet même des fêtes de l'*Adventus Domini*. Si l'institution de ces fêtes elles-mêmes résulta à la fois du développement normal du cycle liturgique et de la profonde évolution politique et religieuse de cette époque, il n'en va pas exactement de même pour l'apparition de l'Avent. Les origines de ce « temps » liturgique,

8. Dans son acception liturgique, uniquement, bien que les traductions latines de la Bible l'aient emprunté également pour rendre des termes grecs comme ἔλευσις et εἰσοδος, παρουσία et ἐπιφάνεια (cf. BAUMSTARK, *loc. cit.*, 119).

9. *Gratia tuae visitationis* (3<sup>e</sup> dimanche de l'Avent); *Adventus tui consolationibus sublevemur* (mercredi des Quatre-Temps); *ex tua visitatione consolemur* (samedi des Quatre-Temps); *nova nativitate liberemur* (*ibid.*); *tui adventu laetifica* (*ibid.*); *novitas natalis* (Noël, 2<sup>e</sup> postc.), etc.

10. Le premier texte qui désigne l'Épiphanie comme *adventus* serait le fragment de saint Hilaire (voir note 16); on retrouve cette appellation encore au 9<sup>e</sup> siècle, chez Amalaire de Metz, parlant de l'Avent comme « *praeparatio adventus Domini* » (PL, 105, 1218).

11. SAINT AUGUSTIN, *Sermon* 202 (PL, 38, 1033).

si obscures qu'elles soient pour les historiens, se situent davantage dans le sillage psychologique de la piété chrétienne. Comme le remarquait déjà Dom Lambert Beauduin<sup>12</sup>, les premiers vestiges de l'Avent remonteraient sans doute à l'époque même où surgirent les solennités de Noël; tout un ensemble de circonstances devait en faire naître l'idée : historiquement, la naissance du Sauveur avait été préparée par une longue attente de l'ancien peuple de Dieu, — liturgiquement le Carême, préparatoire à la grande fête de Pâques, avait reçu (à cette même époque) une structure parfaite, conforme aux aspirations religieuses du temps, — psychologiquement, le mystère de Noël prenait une importance si grande qu'on dut éprouver le désir de faire précéder les nouvelles solennités d'une période de préparation semblable à celle de Pâques et de nature à évoquer surtout la longue attente des patriarches et des prophètes de l'Ancien Testament<sup>13</sup>. Ceci paraît d'autant plus vrai qu'à Rome l'Épiphanie (et la fête de Noël encore moins) ne sera jamais jour de baptême (comme en Orient) et que l'Avent y revêtira toujours un caractère *prophétique*, soulignant une différence intentionnelle et profonde avec le Carême.

En Orient et en Gaule aussi, la célébration du baptême fut seulement d'ordre secondaire dans la liturgie de l'Épiphanie<sup>14</sup>. Mais il n'en reste pas moins vrai qu'un jour de baptême suppose traditionnellement<sup>15</sup> une période de préparation à laquelle la communauté entière s'associe par un effort ascétique (jeûne et prière). Or, c'est précisément cette préparation (baptismale) à l'Épiphanie qui semble avoir donné naissance à la première forme de l'Avent (dont le berceau se trouve donc, non pas à Rome, mais en Gaule, ou en Espagne). Et ce qui imprime à ce premier Avent sa marque caractéristique, ce n'est pas le dynamisme de la piété liturgique, mais le souci d'ascèse chrétienne. Toutefois, d'après les rares documents<sup>16</sup> qui attestent cette

12. DOM L. BEAUDUIN, *Notre piété pendant l'Avent* (1919), p. 3.

13. Le solennel répons *Aspiciens a longe*, cet « épisode du drame antique » (Batiffol) que nous chantons après la première leçon du premier dimanche de l'Avent, résume et anime admirablement toute cette attente du peuple juif, depuis son élection jusqu'à saint Jean-Baptiste; il correspond bien à la piété primitive de l'Avent.

14. C. MOHRMANN, *op. cit.*, p. 653.

15. Saint Grégoire le Grand établira que dans le cas où il faut baptiser en dehors de Pâques, une préparation de quarante jours est nécessaire (*Epist.* 8, 23; PL, 77, 925).

16. Parmi les auteurs qui parlent de ce premier Avent gallo-espagnol et qui en étudient les témoignages historiques, il convient de citer DOM CABROL, *Avent* (*Dictionnaire d'archéologie et de liturgie*, II, 3223 sq.), le R. P. J.-A. JUNGSMANN, *Advent und Voradvent*, dans son ouvrage *Gewordene Liturgie*, pp. 232-294; A. BAUMSTARK, *Advent*

période préparatoire à l'Épiphanie (jour de baptême), il faut conclure avec le R. P. Jungmann (*l. cit.*, p. 237) qu'il s'agit bien d'un Avent primitif et officiel de l'Église gallo-espagnole (sans doute à une époque où la fête de Noël n'y existait pas encore).

Un siècle plus tard seulement, de nouveaux témoignages se rencontrent : ils montrent que l'Avent gallican<sup>17</sup> a traversé entre-temps une profonde évolution. Il a parcouru une étape importante, mais on ne peut pas dire à quel moment, ni préciser si elle fut lente ou rapide. Il paraît cependant établi qu'à la fin du 5<sup>e</sup> siècle, où se placent les premières attestations, on se trouve déjà en présence d'un second type de cette nouvelle forme de l'Avent gallican. On ne parle plus de trois semaines, mais de quarante jours qui commencent à la Saint-Martin<sup>18</sup>. Il s'agit d'un

(*Reallexikon für Antike und Christentum*, I, 119 sq.), ainsi que le R. P. GROCE, s.j., dans *Zeitschrift für kathol. Theologie*, 1952, t. 74, pp. 277-317.

Les documents qu'il convient de mentionner brièvement pour mieux situer cette première étape historique de l'Avent, sont les suivants :

1<sup>o</sup> Le fragment de saint Hilaire (CSEL, 65, 15 sq.), à dater après 360 (à la seule condition qu'il soit authentique), parle de trois semaines préparatoires à l'anniversaire de la venue du Seigneur (*Ecclesia Salvatoris Adventum annuo recursum per trium septimanarum secretum spatium sibi indicavit*). Dom Cabrol et Dom B. Botte ont déjà fait remarquer que ces trois semaines, qui allaient jusqu'à l'Épiphanie, devaient commencer le 17 décembre et coïncidaient donc avec le début des Saturnales et d'autres réjouissances païennes de ce moment de l'année (*Natalis Invicti*, Kalendes de janvier).

2<sup>o</sup> Le quatrième canon du Concile de Saragosse, en 380, parle aussi de trois semaines préparatoires à l'Épiphanie (MANSI, 3, 624). Le texte est peut-être plus vague que celui du fragment de saint Hilaire, mais à en prendre la substance, il en résulte que pendant ce temps qui précède l'Épiphanie, il ne convient pas de courir çà et là, mais de rester pieusement chez soi pour pouvoir prendre part aux réunions quotidiennes à l'église.

3<sup>o</sup> Ce canon du Concile de Saragosse se trouve appuyé par une pièce que Dom Germain Morin découvrit dans le codex 190 de Saint-Gall (*Revue Bénédictine*, t. 40, pp. 289-310). Il s'agit d'une lettre qu'une pieuse Gauloise écrivit à son amie, une femme mariée, pour l'engager à se retirer dans un monastère pour passer ces trois semaines de préparation à l'Épiphanie. Que l'on fasse pareille recommandation, cela paraît déjà corroborer la thèse d'après laquelle ces semaines d'ascèse et de prière intensifiée devaient réagir contre les Saturnales et autres réjouissances autour du nouvel an.

17. En Espagne, il faudra attendre le 7<sup>e</sup> siècle pour retrouver de nouvelles traces de l'existence de l'Avent. Saint Isidore de Séville († 636), énumérant les jours de fête et de jeûne de l'année, n'en parle pas encore (PL, 83, 774).

18. Le premier témoin est la liste des jeûnes ecclésiastiques de l'évêque Perpetuus de Tours († 490) qui nous est transmise par Grégoire de Tours (*Hist. Franc.*, X, 21, 6; *MGH Script. rer. merov.*, I, 445;

véritable « carême d'hiver » (Dom Cabrol). C'est si vrai qu'un peu plus tard, en 583, le Concile de Mâcon ordonne de jeûner pendant ce temps suivant ce qui est établi et de célébrer la liturgie comme en Carême — *quadragesimali ordine* — (MGH, *Concilia* I, 157).

A propos de ce « Carême de la Saint-Martin » il importe de noter qu'à son origine ce fut encore une préparation à l'Épiphanie, puisque les quarante jours, comptés par semaines (à la façon orientale, où le dimanche et le samedi sont exceptés), vont exactement jusqu'à la veille de cette fête (Jungmann, p. 247 ss.). Il en résulte que, d'une manière ou d'une autre, ce « carême » se rattache toujours aux trois semaines de la forme primitive et que celle-ci a donc évolué dans un sens analogue à celui du grand Carême pascal de Rome qui, lui aussi, étendit sa durée de trois semaines à quarante jours. Mais à l'époque de nos témoins, de Perpetuus de Tours tout d'abord, il n'est déjà plus question que de trois jours de jeûne par semaine et le « Carême de la Saint-Martin » se termine à Noël.

On peut maintenant se demander si, dans cette nouvelle forme de l'Avent gallican, les pratiques ascétiques prenaient toujours la première place, comme à la fin du 4<sup>e</sup> siècle. Il semble que le jeûne n'en fut pas la pratique essentielle et décisive<sup>19</sup>. D'une façon habituelle, on jeûnait déjà deux fois par semaine. Les moines de Saint-Benoît avaient un « carême » (préparatoire à Pâques) qui allait depuis la mi-septembre jusqu'au dimanche de la Résurrection et comportait un jeûne quotidien (à l'exception sans doute des dimanches et jours de fête). Quand nous posons aujourd'hui la question de savoir si l'Avent est un temps de pénitence ou de joie, nous posons tout simplement un faux problème, du point de vue historique; nous transposons nos conceptions actuelles à une époque qui n'opposait pas le jeûne à la joie. Saint Benoît<sup>20</sup> voulut que ses moines observent le Carême dans la joie du Saint-Esprit et, avant lui, saint Léon prêcha la même chose à tout le peuple chrétien. Il semble que la seconde forme de l'Avent gallican, « ascétique » par tradition, fut surtout un temps consacré à une vie chrétienne plus intense et dans laquelle la liturgie jouait un rôle peut-être aussi important qu'au temps du Carême préparatoire à la fête de Pâques<sup>21</sup>. Avec l'importance

cf. PL, 71, 1072). Cette liste ordonne de jeûner trois fois par semaine, depuis la Saint-Martin jusqu'à Noël. — A partir du 6<sup>e</sup> siècle les documents sur le Carême de la Saint-Martin deviennent relativement nombreux.

19. F. NOGUES, *Questions liturgiques et paroissiales*, 1935, pp. 257 sq.

20. SAINT BENOÎT, *Regula*, ch. 49; saint LÉON, *Sermons sur le Carême*, I, 2, et IV, 1, 6.

21. On reprenait probablement les formulaires du Carême gallican

croissante de la fête de Noël, à la fin du 5<sup>e</sup> siècle déjà, la question de la durée de l'Avent devait se poser à nouveau. Allait-on l'avancer encore une fois, afin d'obtenir quarante jours de préparation à Noël, ou bien allait-on se contenter de simplifier les choses? Les solutions adoptées furent extrêmement variées. On peut dire que la tendance provenant des milieux monastiques voulut avancer le « Carême » de Noël en fixant son commencement au début du mois de novembre. Ce fut déjà le cas de la *Regula virginum* de saint Césaire d'Arles<sup>22</sup>. En Espagne on adopta probablement l'usage oriental qui, avec le 7<sup>e</sup> siècle au moins, se contentait de compter simplement quarante jours avant Noël, fixant le commencement de son jeûne préparatoire au 15 novembre. En Gaule on parlait alors plus généralement de six semaines avant Noël, se référant sans doute au Carême pascal, mais en s'inspirant également de l'usage milanais et romain.

A Rome, en effet, les choses se sont passées différemment : on n'y trouve aucune préparation ascétique à la fête de Noël (et encore beaucoup moins à celle de l'Épiphanie). Dans l'Italie du Nord, un jour de jeûne avant Noël est déjà attesté vers 383, par Filastre de Brescia (*Div. haer.*, 149). Saint Augustin écrit que la même pratique se rencontre dans l'Afrique du Nord (*Epist.* 65). Mais autour de 460, saint Léon ne laisse pas encore entrevoir un usage semblable à Rome. Les plus anciens documents romains concernant l'Avent sont des documents liturgiques. Le Sacramentaire léonien ignore encore l'existence d'une préparation à Noël, le Gélasién, cependant, connaît ce qu'on a appelé la première forme de l'Avent romain. Peut-être convient-il de mentionner aussi le Codex de Fulda, daté de 546, qui contient la première liste d'épîtres pour le temps de l'Avent (à Capoue). On peut donc conjecturer qu'à Rome la liturgie de l'Avent est née vers le milieu du 6<sup>e</sup> siècle et qu'elle a pris son premier développement peu de temps après. Sous quelles influences? Dans quel sens et dans quelles intentions? Toutes les données sur ces questions nous manquent, mais on a l'impression très nette que tout s'est passé, à ce moment et jusqu'à saint Grégoire le Grand, avec beaucoup de discernement et un sens parfait de la mesure<sup>23</sup>.

(JUNGMANN, *loc. cit.*, p. 259), du moins en semaine. Les vestiges de l'ancienne liturgie gallicane présentent des formulaires de messe pour le temps de l'Avent, mais habituellement sans précisions. Souvent il n'y en a que deux ou trois et réservés aux dimanches.

22. SAINT CÉSAIRE D'ARLES, *Regula virginum* (Éd. de Dom Morin, p. 23).

23. Il semble que les réflexions du R. P. W. CROCE (dans *Zeitschrift*

A Rome l'institution de l'Avent et son évolution répondirent à des conceptions liturgiques rigoureuses et à des intentions très précises chez les papes eux-mêmes. Mais il y eut, comme l'a bien montré le professeur Antoine Chavasse<sup>24</sup>, deux traditions textuelles différentes, deux formes successives avec des types variés et d'inégale valeur. La forme primitive de l'Avent romain — celle du Sacramentaire gélasien — compta six dimanches avant Noël et la seconde, qui date de saint Grégoire le Grand, en garda seulement quatre. Pour réduire ainsi le temps de l'Avent d'un tiers, saint Grégoire a pu s'inspirer de l'usage de Capoue, suivant ce que pense le professeur Chavasse (*l. c.*, p. 414). Sans doute le célèbre pape réformateur voulut-il simplifier les choses, mais peut-être voulut-il aussi marquer davantage la différence entre l'Avent et le Carême.

L'Avent romain évoluera encore beaucoup après saint Grégoire, surtout au moment où il rencontrera la tradition gallicane. Il suffit de noter ici qu'à la fin du 7<sup>e</sup> siècle on essaya de simplifier encore plus, car les documents laissent l'impression qu'on voulut réduire la durée de l'Avent en la limitant au mois de décembre<sup>25</sup>.

Ce qu'il importe de souligner maintenant, c'est le fait qu'à Rome l'Avent fut dès son origine une institution sur le plan liturgique, alors que partout ailleurs il eut des considérations ascétiques pour point de départ et pour normes de son évolution. L'originalité de Rome fut d'instituer son Avent en fonction de Noël (et non pas de l'Épiphanie), de créer un Avent liturgique au moment même où partout ailleurs il y avait déjà un Avent ascétique, d'organiser enfin sa préparation de Noël dans un rapport profondément liturgique avec la fête.

Tant que Noël resta une fête de second rang<sup>26</sup>, le temps *ante adventum* (suivant la formule en usage) fut seulement *une préparation* à la célébration de la Naissance du Seigneur. Cela ressort encore aujourd'hui de nos oraisons de l'Avent qui nous sont restées de cette époque<sup>27</sup>. Mais à partir du 7<sup>e</sup> siècle (et en Gaule déjà au 6<sup>e</sup>), Noël prit une importance croissante, jusqu'à

*für kathol. Theologie*, 1954, fasc. 3), parlant d'un Avent inachevé dans son évolution, lacuneux et imparfait, ne s'appliquent guère qu'à des types tardifs ou secondaires et à des infiltrations étrangères.

24. A. CHAVASSE, *Le Sacramentaire gélasien*, pp. 412-426.

25. Pour tous les détails de cette évolution historique, voir la magistrale étude de M. A. Chavasse.

26. Noël et l'Épiphanie furent partout des fêtes de second rang, mais à Rome plus longtemps qu'ailleurs.

27. Ces oraisons proviennent du vieux sacramentaire grégorien, mais elles ont passé par la filiation de l'*Hadrianum*, un sacramentaire que le pape Hadrien fit envoyer à Charlemagne entre 772 et 795.

prendre parfois le pas sur la fête de Pâques elle-même, et c'est alors que l'Avent reçut également une certaine solennisation et changea d'objet : temps de préparation, il devint *temps d'attente*. Au lieu de préparer seulement à l'anniversaire de la Nativité du Seigneur, il envisageait maintenant surtout son retour glorieux à la fin du monde : en le célébrant, on attendait le Jugement et la Parousie. Le Missel de Bobbio (fin 7<sup>e</sup> siècle ?) semble être le premier grand témoin de cette évolution du temps de l'Avent.

Mais comment cette évolution, ou ce glissement, s'explique-t-elle ? C'est relativement simple : on a oublié ou perdu de vue le sens antique du mot *adventus* ; ce mot n'est plus compris dans sa signification ancienne, empruntée au vocabulaire religieux du paganisme officiel, et on l'entend au sens biblique et eschatologique de *Parousie*, d'avènement final et glorieux. C'est cette acception qui passera désormais dans la liturgie<sup>28</sup>.

Ajoutons tout de suite que Noël<sup>29</sup> apparut aussi comme fête du Christ-Roi (*Dies Christi*) : on l'acclamait non seulement dans l'humble avènement de sa naissance, mais aussi dans son avènement glorieux à la fin du monde. Et ici la liturgie se trouva certainement devancée par les sermons des Pères de l'Église, par ceux de saint Léon et de saint Maxime de Turin particulièrement<sup>30</sup>.

Dès lors, en célébrant l'Avent, on n'a plus guère devant les yeux l'*adventus annuo recurso* dont parle le fragment de saint Hilaire, bien que dans la tradition textuelle et surtout dans le contenu de la liturgie elle-même, le mystère de l'avènement du Seigneur survive toujours, réellement, suivant la foi antique de l'Église. Si Noël n'est plus compris comme *Adventus*, au sens d'autrefois, le mot cependant ne se perd pas : il désigne désormais le temps qui prépare la fête et c'est bien lui que nous traduisons en parlant de l'« Avent ». Les dimanches « avant Noël », *ante natale Domini* (Grégorien) ou *de Adventu* (Gélasien), deviennent dimanches « dans l'attente du Seigneur qui vient », *in adventu*

28. Par exemple dans les litanies des saints où l'invocation *per adventum tuum* passe avant la mention de la Nativité. Il semble que ces invocations suivent l'ordre des fêtes inscrites au calendrier liturgique et « adventum » désigne alors le mystère de l'Avent, sans préciser. A la fin de cette série d'invocations se trouve encore la mention du Jour du Jugement.

29. Et l'Épiphanie pareillement, les deux fêtes se complétaient comme une seule et grande solennité.

30. « Supergreditur enim illius temporis festivitatem nostra solennitas; siquidem tunc stupuerunt illi tantum nascentem Dominum, nos illum suscipimus nascentem, resurgentem pariter, et regnantem » (MAXIME DE TURIN, *Sermo 3 de Natali Domini*, PL, 57, 541).

(Bobbio), s'il est permis de se servir de ces formules<sup>31</sup> pour mieux saisir le profond changement qui s'est opéré et qui s'affirmera surtout avec l'époque carolingienne.

Cette même époque verra la fusion des traditions liturgiques romaines et gallicanes. L'Avent romain ressentira l'influence des conceptions ascétiques répandues en Gaule, mais sans subir de modifications dans sa forme et sa structure : l'Avent que nous hériterons de ces temps bien reculés, soulignera toujours les deux grands aspects liturgiques d'une préparation à l'anniversaire de la naissance du Seigneur (son premier avènement) et d'une attente de sa Parousie (son second avènement).

### LE MYSTÈRE DE L'AVENT

L'esquisse historique que nous venons de terminer, n'a pas d'autre but que de « situer » le mystère de l'Avent, ou bien le « sacrement de l'Avent », suivant saint Bernard, disant que l'Église ne célébrerait pas l'Avent avec tant de piété s'il ne s'y cachait pas un grand sacrement, *nisi lateret in eo aliquod magnum sacramentum*<sup>32</sup>. Et suivant un excellent interprète de la pensée de l'Abbé de Clairvaux, ce sacrement de l'Avent est bien le *sacramentum*, le *mysterium* dont parle saint Paul aux Éphésiens (1, 9-10)<sup>33</sup>. C'est donc également le mystère de la liturgie entière, telle que nous la célébrons « jusqu'à ce que revienne le Seigneur » (1 Cor., 11, 26). C'est un « jaillissement qui est en même temps soif » (von Balthasar).

La profonde évolution qui, tardivement, s'est opérée dans la notion et l'intelligence de l'Avent, fut un « glissement », si l'on se tient à une observation purement extérieure des choses et des événements. Mais, en réalité, au regard de la foi surtout, ce fut bien plutôt un enrichissement, une évolution authentique, un développement parfaitement valable, même s'il fut obtenu par des facteurs qui, humainement, sembleraient douteux : oubli d'une ancienne tradition, trop de complaisance pour la théologie des empereurs<sup>34</sup>.

Nous avons déjà fait allusion aux sermons des Pères de l'Église

31. La préposition *in* marque l'actualité du mystère liturgique et rappelle le célèbre « hodie » des grandes fêtes de l'année : *in Nativitate Domini, in Ascensione Domini, etc.*

32. SAINT BERNARD, *Sermon 1 sur l'Avent*, 1.

33. DOM T. MERTON, *Le sacrement de l'Avent dans la spiritualité de saint Bernard (Dieu Vivant, 23, p. 25)*. Il convient de signaler particulièrement tout cet article de Dom Merton (pp. 23-43).

34. Cf. J.-A. JUNGSMANN, s.j., *Die Abwehr des germanischen Arianismus und der Umbruch der religiösen Kultur im frühen Mittelalter (Z. f. kath. Theol., 1947, t. 69, pp. 36-99)*.

qui, à Noël et à l'Épiphanie, célébrèrent non seulement le rappel liturgique de la première venue du Seigneur, mais également son triomphe au ciel, prélude de son second et glorieux avènement : « Nous entrons déjà dans notre héritage éternel... et celui que les mages vénérèrent dans le berceau, nous l'adorons comme Seigneur tout-puissant dans le ciel » (S. Léon, Serm. 2 sur l'Épiph.). Saint Maxime de Turin répète la même pensée : « Nous ne cherchons plus le Christ pleurant dans la crèche, mais nous l'adorons comme roi dans le ciel » (Serm. 12 sur l'Épiph.). Nous retrouvons là cette piété « eschatologique » dont nous disions au commencement toute l'importance. Et dans le sillage de tels sermons, d'une telle doctrine spirituelle, un Avent *liturgique*, traçant la courbe de son histoire, devait bientôt s'élever jusqu'à l'évocation et l'attente du retour glorieux, puisque la tradition affirmait clairement que chaque année, par la sainte liturgie, le Seigneur conduit son Église jusqu'au seuil de la Parousie.

En ouvrant les vieux lectionnaires liturgiques, on remarque qu'à l'époque du haut moyen âge l'évangile du premier dimanche de l'Avent raconte l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem (Mt., 21, 1-17)<sup>35</sup>. Cette péricope, qui inaugure l'Avent aussi bien que la semaine sainte<sup>36</sup>, montre le Seigneur « qui vient » à la fois dans l'humilité et la gloire, comme serviteur et comme roi, comme homme et comme Dieu. Dans la liturgie, cette image s'anime et prend vie : c'est tout le mystère de l'Avènement du Seigneur qui y apparaît à la fois comme une annonce, une promesse, et un accomplissement mystérieux; tout le mystère de l'Avènement du Seigneur s'y révèle, depuis sa première venue, qui répondit à la grande attente messianique de l'ancien peuple élu, jusqu'à son retour glorieux qui doit combler l'espérance de l'Église, en passant aussi (et c'est très important) par une évocation du mystère de l'« apophanie » pascale. Dans le sens de l'Avent primitif, cette lecture évangélique évoquait donc l'*adventus* royal et divin, qui se renouvelle tous les ans à Noël et à l'Épiphanie, que la liturgie attend et prépare de longue date, tout en préparant et en attendant aussi la Parousie.

*Regem venturum Dominum, venite, adoremus!* chantons-nous à l'invitatoire des premières semaines de l'Avent<sup>37</sup>. A partir du

35. La liturgie de Milan, qui compte six dimanches de l'Avent, a conservé cette péricope au quatrième dimanche.

36. Dimanche des Rameaux (bénédiction des palmes).

37. Voir A. MANSER, o.s.b., *Christkönigszüge im römischen und benediktinischen Adventsgottesdienst* (dans *Heilige Ueberlieferung*, pp. 124-135); DOM CASEL, *Mysterium des Kommenden (passim)*; THEOPHORA SCHNEIDER, o.s.b., *Der Advent des Königs (Weihnachtsbrief der Abtei Herstelle, 1950, pp. 3-17)*.

troisième dimanche, le glorieux anniversaire approche et la vision eschatologique de l'Église s'intensifie également : *Prope est jam Dominus, venite, adoremus!* A la Vigile de Noël, cette attente semble déjà tenir son objet : *Hodie scietis, quia veniet Dominus et mane videbitis gloriam eius!* Mais dans la nuit de Noël, tout change : on a l'impression qu'il n'est plus question d'un avènement glorieux quand l'invitatoire chante l'humble naissance du Christ : *Christus natus est nobis, venite, adoremus!* N'avons-nous pas là tout le réalisme mystique et sacramentel qui caractérise la célébration de la Vigile pascale, depuis ses origines ? On attend le Seigneur ressuscité, son apparition définitive, mais à minuit, quand l'heure de la Résurrection est passée, on célèbre l'anniversaire sacré par la première messe pascale. Ainsi en est-il de l'Avent qui ne fait plus qu'un avec Noël : l'Église attend le Christ-Roi venant dans sa gloire et parachevant son mystère sauveur, mais à Noël, à l'heure qui rappelle sa naissance, elle commémore solennellement celle-ci et célèbre l'anniversaire de son avènement dans l'humilité de la chair. Et, en même temps, elle continue imperturbablement sa vision eschatologique du mystère du Christ, qui est inséparable de sa piété liturgique.

Le jour de l'Épiphanie, l'annonce des fêtes montre comment, d'un cycle annuel à l'autre, la Parousie est attendue pendant qu'on ne cesse de célébrer les saints anniversaires des œuvres du salut. On rappelle d'abord les fêtes de Noël : « Frères très chers, vous savez qu'avec le secours de Dieu nous nous sommes réjouis de la Nativité de notre Seigneur Jésus-Christ. Nous vous annonçons de même la joie de la Résurrection. » On proclame alors la date de la Septuagésime, du mercredi des cendres, du jour de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, et l'« indication » se termine avec l'annonce du premier dimanche de l'Avent : *Dominica prima Adventus Domini nostri Jesu Christi, cui est honor et gloria in saecula saeculorum*<sup>38</sup>. Avec une telle vision des choses, il est clair que nous vivons dans un Avent perpétuel, jusqu'à ce que revienne le Seigneur. Il y a une proximité infinie, mais qui permet aussi le mouvement, car l'économie du salut est histoire et mystère; il y a une proximité, la Parousie, qui se révèle à la fois comme une présence et un avenir, comme une venue (*adventus*) et une attente. Dans la mystique de l'Avent le Christ apparaît comme quelqu'un qui est toujours là et qui, en même temps, ne cesse d'arriver et d'être attendu. Et le chrétien, qui vit cette mystique, « est un homme qui attend le Christ » (Card. Newman).

38. A partir d'un texte comme celui-ci se poserait la question de l'Avent comme commencement du cycle liturgique.

Si, au cours de la célébration de l'Avent, nous reprenons les textes de l'Ancien Testament pour lire, chanter et prier en quelque sorte avec l'ancien peuple de Dieu rempli de l'attente messianique, ce n'est certainement pas « en nous replaçant dans la situation de l'humanité non rachetée, mais avec la certitude que le Messie est déjà venu; nous préparons nos âmes à le recevoir et nous cherchons dans l'exemple des Justes de l'Ancien Testament, dans leur piété, dans leurs sentiments, dans leur espérance, le meilleur modèle à imiter pour créer en nous les dispositions favorables<sup>39</sup> ».

Avec bien plus de raison, la liturgie évoque également les événements importants qui ont précédé, préparé et annoncé la Nativité du Seigneur : l'Annonciation et la Visitation de la Sainte Vierge, la naissance et la prédication de saint Jean-Baptiste. Ce sont là des « faits » sauveurs que la liturgie « inscrit » pour ainsi dire dans son mystère de l'Avent, parce qu'ils sont appelés à nous communiquer toujours la grâce de celui qui doit venir et qui vient. Si, d'une façon privilégiée, la liturgie évoque Isaïe, Jean-Baptiste et la Sainte Vierge, c'est que leur mission n'est pas achevée et doit se continuer toujours dans l'Église, surtout pendant le temps symbolique et particulièrement efficace de l'Avent.

« Quant à moi, dit Origène, je pense que le mystère de Jean, encore aujourd'hui, s'achève dans le monde » (*In Luc.*, 4). C'est l'Église qui doit continuer cette triple mission du prophète, du précurseur et de la Mère de Dieu; elle doit la continuer, jusqu'à ce que la plénitude des temps soit accomplie et qu'il n'y ait plus d'attente, plus d'« Avent », dans le sens où le mystère de l'Avent coïncide avec le mystère du temps et de l'histoire. Dans sa mission prophétique, l'Église de l'Avent annonce le Jugement, elle l'anticipe déjà, car « le jugement est la manifestation de ce que les choses sont aux yeux de Dieu, c'est-à-dire de ce qu'elles sont réellement » (R. P. Daniélou); en continuant le mystère du Précurseur, elle « marche à la vérité » (Origène) et rappelle l'urgence de l'espérance et de l'attente. Car « l'attente est la fonction chrétienne par excellence et le trait le plus distinctif peut-être de notre religion... Chrétiens, chargés, après Israël, de garder toujours vivante sur la terre la flamme du désir, vingt siècles seulement après l'Ascension, qu'avons-nous fait de l'attente »? C'est ainsi que s'exprime le P. Teilhard de Chardin, un fils du ciel et de la terre, dont la vocation fut bien celle d'un « précurseur ».

39. DOM CASEL, *Le mystère du culte*, p. 137. Cf. ALRAEL DE RIVEL, PL, 195, 209.

A la suite des prophètes, l'Église de l'Avent doit faire désirer l'avènement du Seigneur, à la suite du Précurseur elle doit « marcher devant lui », à l'exemple de la sainte Vierge (vierge, épouse et mère), elle doit aussi l'accueillir par l'accomplissement de la volonté de Dieu et par la charité, sa prière et ses sacrements, elle doit préparer la naissance du Seigneur dans les cœurs. Ainsi la vie de l'Église se trouve pleinement « engagée » dans le mystère de l'Avent. « Filius tecum ad condendum in te mirabile sacramentum » (saint Bernard).

Ce mystère de l'Avent se présente donc à la fois comme une venue et une attente. C'est la venue du Christ, qui s'accomplit en même temps qu'elle est en train de s'accomplir : elle s'accomplit sans cesse et son accomplissement ne sera jamais achevé avant la Parousie. Le sacrement de l'Avent est, suivant saint Bernard, le mystère de la présence du Christ dans le monde, en tant qu'il en est le sauveur : « Au milieu de vous, il y a quelqu'un que vous ne connaissez pas », dit l'Évangile (Jn, 1, 26) du troisième dimanche de l'Avent. Les quatre semaines de l'Avent liturgique sont un symbole, un symbole vraiment efficace, de cet intervalle qui va depuis la naissance du Seigneur jusqu'à son apparition glorieuse, de cet intervalle toujours comblé et toujours ouvert. (Cf. l'évangile du troisième dimanche de l'Avent), où s'inscrit la marche de l'homme en quête de Dieu, « cherchant toujours celui qui est trouvé... et qui comble celui qui cherche pour qu'il cherche encore et trouve en plénitude » (saint Augustin, *In Joann.*, tract. 63, 1).

C'est dans ce sens qu'on a souvent parlé, surtout depuis saint Bernard, de « trois avènements », de trois avènements du Seigneur. La spiritualité chrétienne a retenu cette manière de s'exprimer qui trouve dans la liturgie elle-même sa meilleure justification. Entre le premier et le dernier avènement du Seigneur se place, en effet, son avènement dans les cœurs et dans les âmes, le « deuxième avènement » où le Christ, attendu dans notre vie présente, arrive par sa grâce et exerce son action en nous, si bien que nous ne le chercherions pas si nous ne l'avions pas déjà trouvé (saint Augustin). Tout notre effort consiste à courir au-devant du Seigneur avec un cœur de plus en plus purifié et dépouillé du péché et du faux moi : *Usque ad temetipsum occurre Deo tuo* (saint Bernard).

C'est justement en concevant l'Avent comme une mystérieuse présence du Christ dans le monde que la liturgie le rattache fondamentalement au mystère pascal : elle célèbre le mystère de l'Avent en célébrant le mystère de Pâques, c'est-à-dire la messe avec tout l'office qui l'entoure. Pour la liturgie, il n'y a pas d'Avent sans cette présence sacramentelle du mystère pascal du

Seigneur : sans cette *necessaria praesentia Christi*<sup>40</sup>. C'est le Seigneur lui-même qui, dans le monde, accomplit la préparation de son dernier et glorieux avènement. Toujours il « passe » pour offrir son sacrifice au Père, pour rassembler les hommes, pour « manger la Pâque avec ses disciples », pour les faire passer avec lui du péché à la grâce, de la mort à la vie nouvelle qui, encore cachée avec lui en Dieu, sera manifestée avec lui dans la gloire de la Parousie (Col., 3, 4).

Le mystère de l'Avant, c'est le mystère de l'Église d'ici-bas : sans cesse nous sommes invités à « préparer le chemin du Seigneur », à écouter la voix de celui qui est au milieu de nous et que nous ne connaissons pas; sans cesse la liturgie nous conduit jusqu'au seuil de la Parousie, nous demandant de vivre le mystère pascal du Seigneur afin de pouvoir l'accueillir dans sa gloire : « *Sume tibi formam de sacramento Redemptionis!* » (S. Bernard). Sans cesse la liturgie nous communique le véritable esprit de l'Avent et entretient en nous l'attente, inaugurant déjà la vision spirituelle du Royaume des cieux.

« Salut donc, ô monde nouveau à mes yeux, ô monde maintenant total! » (Claudel).

DOM JEAN HILD,  
moine de Clervaux.

40. Saint BERNARD, *Sermon* 7, 2; cf. Th. MERTON, *op. cit.*, p. 27.